Document generated on 06/04/2025 3:51 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Claudine Bertrand
Le feu sacré

Louise Dupré

Number 81, Spring 1996

URI: https://id.erudit.org/iderudit/38816ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this document

Dupré, L. (1996). Claudine Bertrand : le feu sacré. *Lettres québécoises*, (81), 18–19.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Claudine Bertrand : le feu sacré

Fondatrice de la revue *Arcade*, Claudine Bertrand en est l'âme dirigeante depuis quinze ans. Auteure de plusieurs recueils de poésie, elle s'est signalée, en 1994, comme finaliste au prix Femmes de mérite, dans la catégorie « Arts et culture ».

INTERVIEW
Louise Dupré

L.D. : Nous nous sommes connues en 1975. Vous enseigniez déjà au Collège de Rosemont et vous étiez alors engagée dans le mouvement syndical...
C.B. : Oui. Quand j'ai commencé à enseigner, je me suis impliquée dans le milieu syndical. Cet engagement répondait à une volonté de passer à l'action, de faire en sorte que les choses changent. Je sentais la nécessité de participer aux structures existantes, qu'elles soient pédagogiques, culturelles ou autres. Je trouvais que les femmes avaient leur mot à dire et elles étaient alors peu présentes dans le syndicalisme. À la tête du syndicat, j'ai essayé de donner un poids aux revendications des femmes.

L.D. : Vous avez aussi fondé, dans votre collège, un journal syndical... Écriviez-vous alors ?
C.B. : Oui, j'écrivais régulièrement dans le journal. J'exerçais toutes les fonctions. Je faisais même le montage. Ce type de journalisme m'intéressait, mais c'était très rationnel. Il s'agissait d'un discours dualiste, qui s'énonçait en vrai ou faux, en noir ou blanc. Il devenait difficile de déroger à la ligne directrice. Je m'y sentais à l'étroit. Voilà pourquoi j'ai arrêté. C'est l'écriture des femmes qui m'a permis de découvrir ce que je cherchais.

L.D. : Ce parcours a donc préparé la venue de la revue *Arcade*...
C.B. : Près de dix ans plus tard, après avoir mené des batailles en faveur de l'égalité, l'idée de fonder une revue s'est imposée comme une nécessité intérieure. Mettant à profit ma double expérience à la direction du journal et du département de littérature, je travaillais à développer un lieu d'animation et de diffusion de la littérature québécoise, axé sur la création. Je visais à amener un public plus large à reconnaître l'intérêt pour des productions contemporaines. Au début, *Arcade* a été, d'une certaine façon, un outil pédagogique, donnant une large part à l'expérimentation. Et comme l'écriture des femmes me préoccupait, *Arcade* a donc suivi et pris un nouveau virage.

L.D. : En 1984, en effet, *Arcade* devient une revue consacrée à l'écriture au féminin. Je vois là la poursuite de votre visée pédagogique, puisqu'on retrouve, dans ces premiers numéros, beaucoup de jeunes femmes qui signent leur premier texte. Depuis, comment la revue s'est-elle développée ?
C.B. : La revue a changé d'aspect. De banc d'essai, de porte d'entrée pour la relève, elle s'est professionnalisée. Elle bénéficie maintenant d'une équipe solide et dynamique, ainsi que d'une structure à plusieurs volets : textes de fiction autour d'une thématique, entrevue, illustrations et commentaires sur des livres de femmes qu'on ne retrouve nulle part — alors que la production des femmes est volumineuse dans tous les domaines. Depuis 1992, le prix *Arcade* invite les femmes de la relève et leur donne une place stimulante à côté d'écrivaines chevronnées. Récemment, un volet « international » a été ajouté dans le but d'accueillir des auteures de l'étranger. Bref, la revue demeure ouverte à toutes les générations de femmes, d'horizons les plus divers.

L.D. : On sent un appui à *Arcade* de la part des femmes du milieu culturel.
C.B. : Oui. Des écrivaines préparent des numéros thématiques, des femmes offrent temps, énergie et imagination. Il y a beaucoup de générosité. Si on ne retrouvait pas un tel enthousiasme, on ne pourrait pas tenir le coup.

L.D. : Quels sont vos projets pour le futur ?
C.B. : Nous voulons être du prochain millénaire : d'ailleurs, il s'écrira au féminin. Nous voulons être présentes non seulement par la diffusion de notre revue, mais aussi en participant au développement culturel.

Que la revue *Arcade* soit un lieu de regroupement, comme le sont les maisons de la poésie en Europe. Qu'elle devienne le déclencheur d'une vie culturelle de femmes, qu'elle soit l'initiatrice de projets au féminin. Actuellement, je travaille comme personne-ressource à la préparation d'une anthologie de textes de femmes sur le plan international.

L.D. : Votre engagement à *Arcade* rejoint en quelque sorte votre engagement social passé ?
C.B. : Oui. Je souhaiterais que les femmes soient visibles dans toutes les sphères de la production culturelle. Que le monde soit plus habitable, qu'il reflète davantage les conceptions que nous avons.

L.D. : Quelles sont les activités prévues pour le quinzième anniversaire ?
C.B. : Le 8 mars, à la Bibliothèque nationale, coup d'envoi d'un double événement : lancement d'une anthologie où figurent quatre-vingts écrivaines qui nous donneront à lire des textes aux formes et aux émotions variées, illustrant la pluralité des écritures au féminin ; par la même occasion, inauguration d'une exposition intitulée « Mémoire en fête », en présence de personnalités (Louise Beaudoin, ministre de la Culture et des Communications, Marie Lavigne, présidente du Conseil des arts et des lettres du Québec, Monique Simard, Louise Portal, etc.), exposition qui se poursuivra jusqu'au 27 avril et qui mettra en lumière l'histoire de la revue et l'apport des femmes. Tous les numéros d'*Arcade* seront disponibles et pourront être consultés. Le 10 mars, lancement de l'anthologie au Musée de la civilisation à Québec, puis en Suisse, au mois de mai, et en France, au mois de juin, au Marché de la poésie. Il y aura aussi des lectures. Une au Gesù, en avril ; d'autres cet automne, dans le cadre du Festival international de la poésie de Trois-Rivières et du Salon du livre de Montréal, etc.

L.D. : Parallèlement à la revue, vous avez publié plusieurs livres déjà. Je vois un lien évident entre votre intérêt pour l'écriture des femmes et votre propre pratique d'écriture.
C.B. : Oui, bien sûr. Mon premier livre, *Idole errante*, publié en 1983, est un recueil en prose à la limite entre la théorie et la fiction. Il a été influencé par des essais de femmes que j'avais lues. Ce livre répondait à une urgence de dire. On y retrouve une spontanéité, une instantanéité qui correspond au désir de représenter le mouvement de la vie. C'est une écriture de l'oralité.

L.D. : Ensuite, vous êtes passée à la poésie. Vous avez publié *Memory*, *Fiction-nuit*, *La dernière femme* et *Une main contre le délire*. Comment percevez-vous votre démarche ?
C.B. : Je vois deux étapes. Les deux premiers recueils, tout comme *Idole errante*, témoignent d'un héritage de l'écriture des femmes et d'une appartenance au territoire féminin : je m'y découvrais une nouvelle identité. Ma quête était intimement liée à une quête collective. Dans mes deux derniers recueils, j'ai intériorisé cette influence. J'ai tenté de rejoindre ma subjectivité, ma singularité. Ce que j'ai appelé ma quête des origines.

L.D. : *Une main contre le délire* est un recueil très différent de *La dernière femme*.

C.B. : Dans *La dernière femme*, j'ai approfondi mon rapport à l'enfance. C'est un texte de révolte, où je réglais mes comptes avec le passé. Avec mon père, et tout le patriarcat à travers l'image du père. *Une main contre le délire* est davantage relié au présent du rapport amoureux. La douleur persiste, comme dans *La dernière femme*, mais j'ai l'impression de traverser une noirceur qui me conduit vers une quête de lumière. J'essaie d'échapper à une pensée dualiste. Le chaos peut se transformer en autre chose : ce que j'essaie d'exprimer, c'est la tension entre la douleur et cet « autre chose ». Comme si l'expérience de la douleur était un passage nécessaire. J'écris à même la blessure, la déchirure ; je n'ai pas à la rejeter, mais plutôt à l'intégrer comme figure de ma subjectivité. Ce livre marque un point tournant et dénote un changement majeur dans ma trajectoire : l'amorce d'un nouveau cycle.

L.D. : On sent une force dans ce recueil.
C.B. : J'ai été capable, je crois, de transcender la douleur, peut-être parce que je suis maintenant en mesure de reconnaître ma propre fragilité. Dans *Une main contre le délire*, je fais en quelque sorte le constat de mes limites, je prends conscience de ma solitude. Et la force vient peut-être de ce constat.

L.D. : L'illustration de Roch Plante, pseudonyme de Réjean Ducharme, me semble à cet égard très bien choisie.
C.B. : Ce tableau m'a accrochée immédiatement par sa polyvalence et par son titre évocateur, *Le fond de ta pensée*. Si c'est l'image du soleil qui m'a d'abord frappée, c'est qu'elle représentait ce vers quoi je tendais. La lumière, c'est le symbole de la connaissance. Par l'écriture, on accède à un degré supérieur de connaissance. À travers le labyrinthe de la douleur, on cherche un soleil intérieur. Ce qui émerge du tableau, c'est l'éclat du soleil qui se nourrit du sombre des pulsions.

L.D. : L'impression de force qu'on ressent à la lecture de *Une main contre le délire* vient peut-être aussi de la forme. Le découpage en courtes strophes, la brièveté du vers produisent vraiment ici une distanciation.
C.B. : Il y a dans ce recueil une conscience aiguë de la forme. Je l'ai écrit puis réécrit : d'abord, sous forme de prose poétique, ensuite j'ai fait de longs vers et, enfin, j'ai brisé le vers. Je voulais que la structure épouse le contenu, que l'architecture reflète l'état de morcellement qu'on trouvait dans les poèmes.

L.D. : Vous vous intéressez beaucoup aux arts visuels. Vous avez fait paraître l'automne dernier un très beau livre-sculpture en collaboration avec l'artiste visuelle Claire Dufresne : *Chercheuse d'images*.
C.B. : J'ai réalisé par là un désir que je caressais depuis longtemps. Ce fut une très belle collaboration, qui a duré un an. Comme une osmose... Je m'intéressais aux arts visuels, et elle à l'écriture au féminin.

L.D. : Préparez-vous un autre recueil ?
C.B. : Oui. Ce seront des poèmes en prose, où je continuerai à chercher une lumière, un soleil intérieur. Le feu sacré...